



Le service surpuissant de la reine Serena Williams. Une image d'archives, désormais... © PANORAMIC.

lieues les plus dangereuses de L.A. : Compton. Une décision de nouveau forcée par Richard, qui entend construire le mental de ses filles et réduire son loyer pour dédier davantage du temps parental aux entraînements. Les petits prodiges ne tardent pas à faire parler d'eux au point que le gang local se serait organisé pour protéger le terrain sur lequel les filles s'échinaient avant et après l'école (pas question de lambiner de ce côté-là non plus, elles sont des élèves modèles, intelligentes). Mais la belle histoire du ghetto, qu'ils quitteront après huit ans, s'arrête là. Yetunde Price, la fille aînée d'Oracene, ne suivra pas la famille en Floride (elle est enceinte à ce moment-là). Elle sera tuée quelques années plus tard dans une fusillade visant son

### Accès de colère

Si les profils de colériques agressifs ne manquent pas sur le circuit messieurs (Kyrgios, Tsitsipas, Djokovic, Zverev...), on a beaucoup épinglé Serena Williams pour ses accès de colère contre l'arbitrage (elle s'est d'ailleurs souvent plainte d'être davantage sanctionnée que ses collègues masculins). Deux épisodes ont notamment marqué les esprits : en 2009, lorsqu'elle a menacé un juge de ligne de lui « enfoncer une putain de balle dans la gorge » pour une faute de pied, certes discutable, sur un point important contre Kim Clijsters (elle expliquera peu après regretter d'avoir... donné une mauvaise image des témoins de Jéhovah, dont elle partage la foi).

Et plus récemment, après un avertissement de l'arbitre Carlos Ramos, qui reprochait à son entraîneur de l'avoir coachée entre deux points – ce qui était interdit. La joueuse est alors totalement sortie de ses gonds, s'acharnant sur le Portugais parce qu'offensée de se faire traiter de tricheuse. L'événement a suscité une série de réactions clivées, les uns dénonçant un deux poids, deux mesures sexiste, si pas raciste, les autres sanctionnant l'agressivité de la joueuse dans un contexte où le juge arbitre – réputé strict – n'avait fait que son travail. L.K.

compagnon.

De cette jeunesse hors normes, des murs pourris de Compton aux clubs de tennis huppés pas forcément plus accueillants, les sœurs Williams développent une solidarité inouïe en dépit d'une rivalité théorique sur les courts. Serena parlera de Venus comme d'un modèle et d'une figure protectrice. « L'amour est la chose la plus forte qu'on puisse avoir. J'ai une sœur qui sait exactement ce que je traverse », détaillait-elle dans *Sports Illustrated* en 2014. « Elle sait tout de moi. C'est la seule personne à qui je peux vraiment parler après une défaite parce qu'elle sait ce que ça fait. Personne d'autre. Ils peuvent ressentir, ils peuvent essayer, mais ils ne sont pas au niveau. C'est la seule qui comprend. »

C'est qu'il y a un volet plus tendre à Serena Williams, plus privé aussi, qu'elle laisse davantage transparaître les années passant. Pas juste son goût pour les robes de princesse et les paillettes, mais une vraie bienveillance enfantine, comme en parle Marion Bartoli, qui a partagé son profil d'outsider : « Elle adore rigoler, faire des blagues enfantines, le karaoké. On a tellement eu une jeunesse sur les terrains de tennis qu'on est passées un peu à côté de l'enfance par rapport aux autres. Je crois que ça nous pousse à garder un esprit un peu enfantin. »

### « Prête pour la suite »

Ces dernières années, depuis son retour à la compétition après la naissance de sa fille Olympia, en 2017, Serena Williams n'a pas caché courir derrière un 24<sup>e</sup> titre en Grand Chelem, façon d'égaliser le palmarès de Margaret Court, dernière étape pour devenir la « GOAT » incontestée : *the greatest of all time* (la meilleure de l'histoire). Une chimère. Non pas qu'un 24<sup>e</sup>, voire un 25<sup>e</sup> titres aient été *a priori* hors de portée – elle a habitude à l'exploit et est déjà revenue de loin, que ce soit après le décès de sa sœur ou après sa première embolie pulmonaire, en 2011, qui a failli lui être fatale –, mais parce que l'objectif n'avait pas tellement de sens. Le palmarès de Court a été constitué en bonne partie avant l'ère Open (lorsque les joueuses n'étaient pas pros) et, surtout, essentiellement à l'Open d'Australie, à une époque où la plupart des joueuses internationales ne faisaient pas le déplacement. Le point de comparaison le plus pertinent reste le record longtemps détenu par Steffi Graf (22 Grands Chelems), dépassé par Williams à l'Open d'Australie 2017... alors qu'elle était enceinte (elle l'a découvert la veille du premier tour).

Plus que le défi Margaret Court, le vrai moteur fut, précisément, la maternité : prouver qu'elle n'avait pas à choisir entre être mère et joueuse de haut niveau. Peut-être le premier combat perdu par Williams, résumé dans une scène bouleversante du documentaire *Being Serena*, qui la suit pendant sa grossesse puis dans les longs mois de reprise du tennis après son accouchement cauchemardesque. On y découvre les relations tendues avec son entraîneur, Patrick Mouratoglou, qui semble ne plus savoir comment lui parler sans la faire sortir de ses gonds. Elle s'entraîne d'arrache-pied sans parvenir à retrouver son poids de forme. Le Français finit par la prendre entre quatre yeux pour la confronter à ce qu'elle fait semblant de ne pas entendre depuis des semaines : elle doit cesser d'allaiter. Choisir le tennis. Et c'est une Serena qui s'écroule, en larmes, face à ce qu'elle entend comme un reproche, refusant toujours d'entendre ce qu'il lui dit vraiment : « Je ne veux pas que tu croies que je n'ai pas fait les exercices, parce que je les ai faits. C'est dur parce que je fais tout, TOUT. Je ne suis pas paresseuse. J'essaie vraiment... »

Quatre ans et quatre finales de Grand Chelem perdues plus tard, Serena Williams est prête pour un deuxième enfant, mais pas en tant que joueuse. Comme elle l'écrit dans *Vogue* à propos de son retrait des courts : « Ce n'est pas ce qu'il convient habituellement de dire, mais c'est une grande douleur pour moi. C'est la chose la plus dure que je puisse imaginer. Je déteste devoir être à ce carrefour de ma vie. (...) Je ne veux pas que ça s'arrête mais, en même temps, je suis prête pour la suite. »

## icône « En se montrant vulnérable, Serena Williams casse le stéréotype de la femme noire en colère »

ENTRETIEN

L.K.

Serena Williams qui dépose les armes ? Yvoire de Rosen a eu du mal à y croire. Parce que toute sa vie a été un combat, parce qu'elle avait habitude à l'improbable. La militante, anthroposociologue qui s'intéresse aux problématiques des afrodescendants – et plus particulièrement les femmes –, revient sur ce que représente l'icône Serena.

### Que vous a inspiré l'annonce de retraite de Serena Williams ?

Après la naissance de sa fille Olympia, elle est revenue sur le terrain de manière tellement surprenante. Elle donnait l'impression qu'elle n'abandonnerait jamais, parce que c'est ce qui transpire dans toute sa carrière. D'un autre côté, ce qui est intéressant dans le texte qu'elle a écrit pour expliquer sa décision, c'est qu'elle aborde des sujets plus intimes à propos, notamment, de la vulnérabilité des femmes noires. Or, c'est très important, car ce sont des voix qui sont généralement passées sous silence. Elle parle des problèmes de santé mentale qu'elle a rencontrés après l'assassinat de sa sœur. Elle parle de la vulnérabilité du corps des femmes noires face au monde médical, lorsqu'elle évoque son accouchement (elle a fait une embolie pulmonaire, elle a dû se battre pour convaincre les médecins de faire les analyses nécessaires, NDLR). Elle prend le contre-pied du stéréotype de la femme noire forte, en colère. C'est intéressant d'appréhender son départ en tant que femme. On sort un peu de ce côté « icône » très figé, elle apparaît plus humaine.

### Quel impact le fait d'être noire a-t-il eu sur sa carrière ?

Ce qui est intéressant, c'est aussi de regarder la façon dont on a parlé de Serena, cela en dit long sur la société dans laquelle on vit. Venus et Serena ont fait leur entrée dans un milieu plutôt masculin, blanc, socio-économiquement privilégié. Dès le départ, elles sont apparues comme des outsiders avec un triple plafond de verre à pulvériser. Il est intéressant de voir comme elles sont parvenues à imposer leur propre corps, leur manière de s'exprimer, leurs vêtements, même si elles ont été sujettes à des propos humiliants fondés sur des discriminations de classe, de racisme, de genre. Or, on sait que ces micro-agressions peuvent être extrêmement traumatisantes. Pour comprendre un personnage

comme Serena Williams, il est important de réfléchir en termes d'intersectionnalité. Le concept de « misogynoir » de Moya Bailey est intéressant ici (misogynie envers les femmes noires, où discriminations de race et de genre s'entremêlent, se renforcent, NDLR). La façon dont la presse ou le milieu ont pu parler d'elle illustre cela : ses tenues moquées, son corps « hypermasculin » déshumanisé. On a questionné sa féminité, parlé des « frères Williams ». Et ce en alternant entre le stéréotype de la femme noire en colère, donc, et le mythe de la Jezebel hypersexualisée – je pense à la façon dont on a pu décrire son postérieur...

Serena Williams a un statut d'icône noire et de *role model* qui a eu une influence très importante, notamment auprès des jeunes filles noires. Cela dit, elle n'a pris que tardivement position sur des enjeux de société importants...

Elle s'est exprimée assez tôt sur les discriminations et différences salariales envers les femmes. Via son fonds d'investissement, elle fait preuve d'engagements concrets pour lever les freins qui empêchent les femmes d'entreprendre, mais il est vrai que c'est quelque chose de récent. Déjà en 2016, elle s'est exprimée sur Black Lives Matter en disant qu'elle avait peur que son neveu soit la prochaine victime de violences policières. Or, à ce moment-là, il y avait une surdité totale sur le sujet dans la société. Et, oui, c'est un *role model*, ne serait-ce que par son parcours d'exception, de transfuge. Et c'est hyper important, car les fillettes ont besoin de se voir représentées, même si l'existence de gros freins au niveau de la société.

L'héritage de Serena Williams va bien au-delà du sportif.

© PETER VAN DEN BERG/AVALON.



Les sœurs Williams sont parvenues à imposer leur propre corps, leur manière de s'exprimer, leurs vêtements, même si elles ont été sujettes à des propos humiliants fondés sur des discriminations de classe, de racisme, de genre

Yvoire de Rosen anthropo-sociologue

”

